

INTRODUCTION

Pascale MOLINIER, Rebecca ROGERS
et Marie-Soledad RODRIGUEZ

Les recherches sur la place des femmes dans le monde académique se sont sensiblement développées ces dix dernières années. De l'ouvrage *Les enseignantes-chercheuses à l'université* en 2002 à la parution du livre *Le plafond de fer de l'université* en 2010, de nombreux articles et numéros de revue se sont intéressés aux liens ambigus entre sciences, recherche et genre. Le livre blanc de l'Association nationale des études féministes, *Le genre dans l'enseignement supérieur et la recherche*, publié en 2014, met en lumière la persistance des inégalités liées au sexe, malgré la meilleure réussite scolaire des filles. Les études sur ce thème font principalement deux constats à partir de données quantitatives. Le premier est la déperdition des femmes au fur et à mesure que l'on avance dans la hiérarchie des enseignements et des statuts – il existe bien un « plafond de verre » qui affecte les carrières universitaires des femmes. Le second constat est le fonctionnement apparemment sexué des disciplines universitaires. Même si le « sexe » des disciplines évolue au cours de l'histoire, une division sexuelle du travail scientifique se maintient. Des études qualitatives ont permis de rendre compte d'un certain nombre de facteurs à l'origine de ces ségrégations horizontale et verticale. Différents facteurs explicatifs sont fréquemment avancés. Ainsi, la socialisation différentielle à laquelle sont soumis hommes et femmes depuis l'enfance produirait des dispositions, des attentes et des stratégies de carrière différentes. La division sexuelle du travail et la conciliation entre la famille et la carrière serait plus difficile pour les femmes, en raison de leur prise en charge quasiment exclusive de l'univers domestique. Enfin, on s'intéresse de plus en plus à l'élucidation des résistances de l'institution qui serait elle-même productrice de biais androcentrés et de normes genrées à l'origine de discriminations. En outre, de nombreux stéréotypes de genre affecteraient encore les représentations du travail et de celles ou ceux qui le font, ce qui n'est pas sans incidences sur l'évaluation des dossiers, la perception de « l'excellence », les carrières différenciées et le plafond de verre.

Cet ouvrage fait suite à un colloque transdisciplinaire qui s'est déroulé les 25, 26 et 27 mars 2015 au sein des établissements de la communauté d'universités Sorbonne Paris Cité : université Sorbonne nouvelle-Paris 3, université Paris Descartes, université Paris Diderot, université Paris 13-Villetaneuse. Ce colloque a été réalisé par le réseau des chargées de

mission égalité femmes-hommes de cette communauté. Nous avons un objectif politique : sensibiliser nos instances et nos collègues en les alertant sur la persistance des inégalités de carrière entre les femmes et les hommes, inégalités qui ne sont pas forcément perçues en tant que telles par chacun ou chacune, tant l'institution universitaire reste convaincue d'être en tous points égalitaire. À défaut de penser ces inégalités comme structurelles, elles sont plutôt renvoyées à des problèmes individuels de « choix », de dispositions, voire d'« aptitude ». Ce refoulement social des injustices et de l'arbitraire prend ainsi classiquement la forme d'une « naturalisation », qui est aussi une « psychologisation du social » : par exemple, les femmes ne brigueraient pas les mandats les plus élevés, pour l'excellente raison qu'elles ne voudraient pas sacrifier leur vie personnelle.

Pour s'adresser à des chercheur·e·s, rien ne vaut la démonstration scientifique. Nous avons donc fait appel à des approches comparatives à l'échelle internationale, qui permettait d'actualiser les données chiffrées sexuées concernant la place des femmes dans les différentes disciplines académiques, mais aussi dans les différents corps, y compris administratifs, des universités. Sur un versant plus prospectif, nous avons souhaité identifier les obstacles persistants aux carrières féminines, tout en prenant en compte les différents programmes mis en place en faveur de l'égalité pour évaluer leur efficacité.

Au-delà des constats et des analyses, dans une visée praxéologique, nous avons aussi voulu évaluer les initiatives nationales et/ou européennes favorables aux femmes dans le système universitaire, pour aiguïser la réflexion sur de nouvelles actions à mener, notamment sur le plan de l'éthique.

Notre démarche scientifique impliquait de croiser les approches disciplinaires. L'histoire pour comprendre de quelle manière l'enseignement supérieur et la recherche se sont féminisés et quels ont été les itinéraires et les stratégies de certaines pionnières. La sociologie, avec des analyses socio-historiques des carrières des femmes et des approches sociodémographiques du plafond de verre dans l'enseignement supérieur et la recherche. Sur un plan plus qualitatif, nous nous sommes intéressées à des recherches psychosociales sur la souffrance au travail et à explorer la conflictualité entre vie professionnelle et vie privée. L'ouvrage qui suit n'a retenu qu'une partie des contributions présentées, mais il garde l'ambition pluridisciplinaire et comparative mise en œuvre lors du colloque¹.

La partie initiale, historique, s'intéresse à l'arrivée des premières étudiantes dans l'université française et aux expériences professionnelles de ces pionnières par la suite. La deuxième partie recentre la focale sur les carrières académiques des femmes aujourd'hui, questionnant la place des

¹ L'ensemble des interventions est disponible sur le site suivant : [<https://www.youtube.com/user/sorbonnepariscite>]. Pour le réseau Égalité et leurs actions, voir [<http://www.sorbonne-paris-cite.fr/fr/vie-de-campus/la-communaute-uspc/egalite-femmes-hommes>].

femmes et leurs trajectoires professionnelles dans un univers désormais mixte, mais toujours inégalitaire. Enfin, les contributions de la troisième partie décrivent les effets des recherches féministes dans les transformations institutionnelles à l'œuvre, en France comme ailleurs. Si le bilan est souvent en demi-teinte, la distance parcourue depuis le XIX^e siècle est immense. La profondeur historique nous rappelle le poids des mentalités conservatrices et l'inertie des institutions. La lectrice et le lecteur voyagent ainsi des bancs de la faculté de médecine à Toulouse à la fin du XIX^e siècle aux centres d'études féministes au Québec aujourd'hui, en passant par la Côte d'Ivoire, Haïti, la Suisse, la Belgique et l'Allemagne. En déconstruisant les mécanismes de discrimination dans le passé, comme ceux qui agissent de manière plus insidieuse de nos jours, ce panorama des études empiriques dresse un inventaire des situations qui incite à l'action.

Ce que nous retenons de cette expérience, outre l'importance dans nos communautés d'établissement de créer des réseaux pour travailler ensemble, c'est la nécessité de ne pas dissocier les approches scientifiques et pragmatico-politiques des inégalités. Au moment où se développent les études de genre comme domaine scientifique, à la fois transversal aux autres disciplines et spécifique, il est important que l'institution universitaire puisse en utiliser les outils pour réfléchir sur elle-même et ses propres impensés. Nous espérons que cet ouvrage puisse y contribuer.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSOCIATION NATIONALE DES ÉTUDES FÉMINISTES, 2014, *Le genre dans l'enseignement supérieur et la recherche*, Paris, La Dispute.
- DELAVALT Huguette et BOUKHOBZA Noria, HERMANN Claudine, (avec la collaboration de KONRAD Corinne), 2002, *Les enseignantes-chercheuses à l'Université. Demain la parité ?*, Paris, L'Harmattan, préface de Françoise Gaspard.
- FASSA Farinaz et KRADOLFER Sandra (dir.), 2010, *Le plafond de fer à l'université. Femmes et carrières*, Zurich, Seismo.